

61

LE

CHAUDRONNIER

DE SAINT-FLOUR,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

MÉLÉE DE VAUDEVILLES;

Par les citoyens ARMAND-GOUFFÉ et HENRIQUEZ;
auteur des deux Jocrisses.

*Représentée à Paris, sur le théâtre de Louvois,
le premier prairial, an 6.*

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière
le Théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. (1802.)

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LÉONARD.

Tiercelin.

DURAND.

Mandron.

JACQUES.

Tourrain.

JULIEN.

Dumoulin.
{ *Troye.*

Mad. DURAND.

{ *Mlle Lacaille.*
{ *Mlle Débidas.*

ANGÉLIQUE.

{ *Mlle Troye.*
{ *Mlle Villeneuve.*

La scène se passe à Paris.

LE
CHAUDRONNIER
DE SAINT-FLOUR.

*Le théâtre représente un salon orné de quatre
sièges et d'une table.*

SCÈNE PREMIÈRE.
JULIEN, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Mais, qu'avez-vous donc, Julien ? et pourquoi me refusez-vous de me dire le sujet de vos inquiétudes ?

JULIEN.

Pardon, ma chère Angélique, si je vous en fais mystère, et n'attribuez mon silence qu'à la crainte de vous affliger.

Air : Comment goûter quelque repos ?

Si d'un événement flatteur , ,
J'apportais la douce nouvelle ,
Qu'avec plaisir, près de ma belle ,
Je viendrais épancher mon cœur !
Mais si la fortune ennemie
Ne me montrait que des rigueurs ,
Faudrait-il troubler par mes pleurs ,
Le calme heureux de mon amie ?

ANGÉLIQUE.

Quand l'amour embrase nos cœurs ,
Nous aimons sur-tout dans ses chaînes ,
A pouvoir partager les peines
D'un amant qui verse des pleurs ;
Hélas ! on trouve dans la vie ,
Mille revers, mille dangers ;
Mais ils deviennent plus légers
Partagés avec une amie.

JULIEN.

Vous avez raison, Angélique ; mais que puis-je vous dire, quand je touche au moment de vous perdre, quand je vois votre mère s'obstiner à vous donner Plombal pour époux ?

ANGÉLIQUE.

Ce mariage n'est pas encore fait, Julien, et je suis assurée que si vous vous découvriez à mon oncle Léonard, il se rangerait du côté de mon père, et forcerait ma mère à changer de résolution.

JULIEN.

J'en doute, Angélique ; votre mère, vous le savez, est ici maîtresse absolue, tout ne s'y fait que par ses ordres, et malheureusement, pour vous sur-tout, elle n'est que trop fidèlement obéie.

ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous dire par-là, Julien ? expliquez-vous.

JULIEN.

Je veux dire que cet extérieur de fortune qui vous environne, ce train brillant qu'a pris votre mère, ne fait qu'altérer le commerce de votre maison ; votre père, nouveau en cette partie, ne sait que d'aujourd'hui le désordre qui règne dans ses affaires ; il ignore cependant le soin que j'ai pris d'éloigner ses plus forts créanciers, en leur donnant des à-comptes de mes propres deniers, et je prends toutes les précautions possibles pour qu'il ne découvre pas ce mystère.

ANGÉLIQUE.

Il faudra cependant qu'il l'apprenne tôt ou tard, votre conduite généreuse et délicate ; je serais même d'avis que vous vous fissiez reconnaître dès aujourd'hui de mon oncle Léonard, il est bon et généreux, et comme il connaît votre famille, je ne doute pas qu'il ne pardonne à votre déguisement, et qu'il ne fasse tout pour nous unir ; voyez-le, Julien.

JULIEN.

Eh bien ! Angélique, puisque vous le voulez, je vais attendre son retour et lui tout déclarer ; retournez auprès de votre mère, afin qu'elle ne soupçonne rien de cette conversation.

ANGÉLIQUE.

J'entends mon oncle ! du courage, Julien ; au revoir.
(ils sortent de droite, de gauche.)

SCENE II.

LÉONARD, *seul.*

Voilà mes affaires qui s'avancent ; j'ai hâté de les terminer ; ensuite , adieu Paris , et sur-tout , adieu vous autres qui ne faites cas d'un homme que quand il fait sonner de gros sacs d'argent , n'importe comment il l'a gagné : vous aimez mieux un voleur qu'un pauvre. Ah ! Léonard ! Léonard !... quelle leçon !... J'arrive de Saint-Flour , je me présente chez mon frère , un frère que je n'avais pas vu depuis quinze ans ; on me reçoit d'un ton qui veut dire quand partiras-tu ? on déplace un domestique pour me prêter son lit..... le lendemain à déjeuner , on parle commerce..... j'en raisonne comme à Saint-Flour ; ma belle-sœur devine que je suis riche.... changement de décorations , mille soins , mille prévenances qui me fatiguent toute la journée ; le soir , on me donne le plus bel appartement , le meilleur lit , ainsi , Léonard , ce n'est point le frère que l'on reçoit , c'est ton argent que l'on accueille.

Air : Cet or que vous daignez m'offrir.

Saint-Flour est ainsi que Paris ,
 Dans un département de France ;
 Mais , de l'un à l'autre pays ,
 Oh ! grand dieu , quelle différence !
 Chez nous avec de la vertu
 On obtient l'estime commune ,
 Mais ici l'on n'est bien venu
 Qu'accompagné de la fortune.

Par-tout , jusque chez mes parens ,
 Mes yeux rencontrent l'imposture ;
 Non , dans les cœurs indifférens ,
 Je ne rencontre pas la nature ,
 J'arrive simplement vêtu ,
 Et ma présence est importune ;
 Aujourd'hui je suis mieux reçu ,
 On sait que j'ai de la fortune.

Mais je ne serai pas dupe... mon parti est pris.... je retourne là-haut.... j'oublie un frère sans caractère.... une sœur orgueilleuse... je les laisse... Un instant , Léonard , ne sois pas injuste ; et leur enfant , ta nièce Angélique t'a reçu à bras ouverts ; oh ! tu ne l'a paierais pas de retour ! au centuple , Léonard.... tu le peux.... tu le dois.... tu le feras.

Air : *Fidèle époux.*

Si la vertu dans cette ville ,
Se rencontre si rarement ,
Les cœurs qui lui servent d'asyle,
Doivent me charmer doublement ;
Je n'ai plus de sœur , mais sa fille
A des vertus , de la candeur ;
Et je retrouve ma famille ,
Par-tout où je vois un bon cœur.

Par ainsi dire , je renonce déjà à tous mes projets d'abandon : eh ! eh ! bien... oui... mais quelques petites leçons à la mère ; Angélique y gagnera de toutes les façons et je serai satisfait.

(*il s'assied et parcourt ses papiers.*)

SCÈNE III.

JULIEN , LÉONARD.

JULIEN , *entre avec timidité.*

Il est seul, dois-je lui découvrir qui je suis.... et mon amour pour sa nièce.... non , je pourrais le compromettre ! pourquoi cette crainte ! Léonard est si bon... il nous protégera , j'en suis sûr. (*il s'avance.*) Léonard...

LÉONARD , *se levant.*

Ah ! ah ! bon jour , Julien ; (*d part.*) Voilà un digne garçon , celui-là. (*haut.*) Vous mettez beaucoup de zèle à faire les affaires de mon frère , et je vous en sais tout le gré que vous méritez. A-t-il travaillé ce matin ? non , il est peut-être encore couché...

JULIEN.

J'aurais deux mots à vous dire , citoyen Léonard.

LÉONARD , *qui ne l'a pas écouté.*

Je suis sur mon départ , Julien ; je ne voudrais pourtant pas dire à Saint-Flour me voilà , et Paris , ma foi , n'a rien de remarquable ; c'est pourquoi , citoyen Julien , je compte sur votre complaisance pour memontrer toutes les beautés de la ville.

JULIEN.

Tout le monde trouve nos promenades charmantes , les Boulevards , les Champs-Élysées.

LÉONARD.

J'ai parcouru tout cela.

Air : *De Calpigi.*

Marcher comme avec la lisière,
 Avaler beaucoup de poussière,
 Heurter tous le monde en passant,
 Ma foi c'est bien divertissant.
 Vous poussez, puis on vous repousse,
 Chaque pas est une secousse;
 Vous reculez en avançant;
 Foi d'homme c'est divertissant.

JULIEN.

Les Tuileries vous offrent une promenade magnifique.

LÉONARD.

Vous avez raison, ce n'est que là que j'ai vu quelque chose.

Air : *Trouver le bonheur en famille.*

Votre ville a beaucoup d'attraits,
 On le dit par toute la France;
 Mais lorsqu'on la voit de trop près,
 Elle a moins de magnificence;
 Et je l'avouerai sans façon,
 Dût-on me traiter d'imbécile,
 Ici la hauteur des maisons
 M'empêche de bien voir la ville.

JULIEN, *à part.*

Je ne trouverai pas le moment de lui parler..

LÉONARD.

Dans l'intérieur, on ne peut pas faire dix pas dans la plus petite de vos rues, sans être étourdi à ne pas s'entendre.

Air : *Je préfère un bien mal acquis..*

De l'aurore jusqu'à la nuit,
 Chaque marchand crie à sa guise;
 C'est à qui fera plus de bruit
 Pour débiter sa marchandise.
 « Bouquets à mettre dans les pots,
 » Qui veut vendre des vieux chapeaux,
 » Pois écossés, harengs nouveaux; »
 L'on crie: « achetez un réchaud,
 » Haricots, artichauts; »
 Et l'autre crie encore plus haut:
 « A l'eau, à l'eau. »
 Ah! mon dieu, quel cahos!
 » A l'eau, à l'eau: »
 Toujours des cris nouveaux,
 Et point de paix, point de repos. (*bis.*)

JULIEN.

Si vous daignez m'écouter.

LÉONARD.

Me parlerez-vous de vos cafés ?

Air : *Jupiter un jour en fureur.*

Je m'y suis vu presque étouffé
 Par un ramas de politiques,
 Régplant les affaires publiques,
 Entre le punch et le café ;
 Chacun exige qu'on l'écoute,
 On parle... chacun applaudit,
 Et puis, quand on a tout dit, (*bis.*)
 Personne n'y voit goutte...

Vos spectacles ! pouh... ouh... C'est tout au plus si l'on fait attention à ce qui se passe sur le théâtre : le parterre est en guerre avec les loges ; quand on applaudit d'un côté, on crie de l'autre ; on jette des pommes des secondes ; on casse des noisettes au troisième ; on fait le diable au paradis et l'on finit par s'y battre.

JULIEN.

J'entends : je désirerais avoir l'honneur de vous parler, citoyen Léonard ; mais voici votre sœur ; je me retire...

(*Il sort.*)

LÉONARD.

Eh bien ! mon garçon, venez me trouver tantôt, dans le cabinet de mon frère.

SCÈNE IV.

M. et Mad. DURAND, LÉONARD.

Mad. DURAND.

Bon jour, mon frère ; vous êtes sorti de bien grand matin je viens vous gronder, mon bon ami ; vous vous en allez sans rien prendre. . . . cela est on ne peut pas plus contraire à la santé. (*à son mari.*) Monsieur Durand, je vous conseille de gronder un peu nos gens à ce sujet.

DURAND.

Eh bien ! ma femme on congédiera le cuisinier.

LÉONARD.

La, la, vous êtes bien lestes, vous autres ; c'est moi c

n'ai voulu rien prendre, j'ai mon régime, moi; où vous trouvez la maladie, j'y rencontre la santé...

Mad. DURAND.

Vous êtes heureux... vous avez un tempérament robuste; tandis que nos santés sont très-déliçates... une vapeur, un rieu nous incommode.

L É O N A R D.

Air : *Je ne vois plus qu'un bon moyen.*

Tandis que vous cherchez bien loin
De quoi contenter le caprice,
J'attends que la faim m'avertisse,
Je mange quand j'en ai besoin ;
Une recette sûre,
C'est la sobriété ;
Pour avoir la santé,
J'ai toujours consulté,
La nature. *(bis.)*

Et c'est ce que vous ne faites pas, vous autres; par exemple, vous venez de vous lever, et voilà midi; eh bien! à neuf heures du matin, j'avais déjà conclu un marché de deux mille quintaux de cuivre rosette; j'écris au pays pour qu'on me les envoie.... c'est, qu'entendez-vous, on achète ici sur ma parole, et quand j'ai dit foi de Léonard, c'est comme si tous les notaires de Saint-Flour y avaient passé, oh! mon dieu oui; pourtant je me sens un peu fatigué...

Mad. DURAND, *approche un fauteuil.*

Pourquoi rester debout? il ne disait pas qu'il avait besoin de se rafraîchir... voulez-vous une limonade?

L É O N A R D.

Eh! non, non; laissez-donc: en faisant mon marché j'ai bu bouteille, c'est l'usage.

Mad. DURAND.

Désormais, mon frère, je veux que vous traitiez vos affaires sans sortir de votre appartement.

L É O N A R D.

Eh! ma sœur, y songez-vous? recevoir ici tous les chaudronniers de Paris, dans un beau logement; nos souliers à paillettes écailleraient votre plancher...

Air : *Un jour Lisette allait aux champs.*

Au cabaret j'nous rassemblons ,
 Là , nous chanton ,
 Nous buvons ,
 Nous chantons ;
 J'dansons même , quand l'plaisir l'ordonne ,
 Sans crainte d'offenser personne ;
 Ma bonne , ma bonne ,
 Les jeux peu délicats ,
 Et les débats
 Des Auvergnats ,
 Ici ne vous conviendront pas. (te.)

Mad. DURAND.

Il nous conte cela avec une naïveté charmante.

DURAND.

Il a toujours été le même.

LÉONARD.

Et pourquoi autrement?... Dès mon bas âge , je me suis aperçu que la mélancolie ne valait rien ; j'aimais à vivre , moi... tu sais , Pierre , que notre père en mourant , ne nous laissa rien ; toi , la plume à la main , tu deviens saute-ruisseau , puis commis de barrière ; tu te pousses , tu parviens... moi , un chaudron au bras , la bassinoire sur l'épaule , je vais de ville en ville ; aujourd'hui bien , demain mal , après demain mieux ; nous nous établissons donc différemment.

Mad. DURAND.

Vous êtes bien riche à présent , mon frère ?

LÉONARD.

Eh ! mais , passablement.... mais changeons de propos , et parlons de ma nièce ; il me semble qu'elle est en âge d'être mariée ?

Mad. DURAND.

Aussi elle le sera bientôt.

DURAND.

Oui , mon frère : un parti avantageux se présente ; mais nous ne voulons cependant rien précipiter...

LÉONARD.

Bien , Pierre , bien , marions toujours nos enfans pour eux et non pour nous , cela fera que nos petits enfans seront véri-

tablement de la famille ; mais où donc est-elle cette chère Angélique ?

Mad. DURAND.

Elle prend sa leçon de géométrie.

LÉONARD.

Comment dites-vous ça... gomotrie... cela est bien essentiel dans une femme qui doit un jour devenir mère de famille.... Eh ! dites-moi , votre gomotriste sait-elle coudre ? c'est que , voyez-vous , j'ai acheté une pièce de cretonne pour me faire des chemises... et...

Mad. DURAND.

Ma femme-de-chambre est très-adroite , elle vous les fera , mon frère.

LÉONARD.

Cela veut dire que ma nièce n'est bonne à rien ; pauvres gens ! Je crois , dieu me pardonne , la sainte vierge , que vous êtes fous et plus que fous ; vous faites de votre fille une savantasse , et je gage qu'elle ne sait pas seulement tailler la soupe.

Air des trembleurs.

Laissez la gonométrie ,
Et l'algèbre et la chimie ,
Et même l'astronomie ,
Ce n'est point là votre lot...
Dans certainue comédie ,
J'ai vu que femme jolie ,
Devait , pour être accomplie ,
Savoir écumer son pot.

Mad. DURAND.

Mais , mon frère , quand on a de la fortune , ne doit-on pas chercher à former l'esprit de ses enfans ?

LÉONARD.

Bah ! l'esprit , toujours l'esprit ! quand on n'a que de l'esprit , on est souvent bien bestia... d'ailleurs , ma nièce est en âge de se marier , il ne faut pas d'esprit pour ça... au surplus , comme Angélique est mon héritière , je veux la consulter ; faites-moi donc le plaisir , ma sœur , de la prier de passer ici.

Mad. DURAND.

Avec plaisir , mon frère ; dès que sa leçon sera finie , je

vous l'enverrai. (*à son mari, en sortant.*) Qu'il me fait payer cher l'espoir de terminer ce mariage à mon gré !

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

L É O N A R D , P I E R R E .

L É O N A R D .

Escouta, Pierre, je me suis apperçu, depuis que je suis ici, que tu étais l'esclave des volontés de ta femme, et ça n'est pas juste ; il faut que l'autorité soit partagée dans un ménage, sans cela tout va mal.

D U R A N D .

Vous avez raison, mon frère ; mais faut-il que je perde le cœur de ma femme, en voulant lui parler en maître ?

L É O N A R D .

Eh ! non ! escouta.

Air : Quand l'amour naquit à Cythère.

Mon bon ami, tu vas connaître

Le vrai moyen d'être écouté :

On ne dit pas je suis le maître,

Ce ton déplaît à la beauté. (*bis.*)

On termine, et puis, à madame,

On dit *j'ai fait cela, mon cœur...*

Et l'on fait consentir sa femme,

Par la bonté, par la douceur. (*bis.*)

D U R A N D .

Je sens, mon frère, toute la solidité de vos conseils.

L É O N A R D .

Profites-en donc à l'avenir. Oh ! ça, dis-moi un peu, quel est l'époux que tu destines à ta fille ?

D U R A N D .

C'est le fils de monsieur Plombal, riche négociant, qui vient de Lyon.

L É O N A R D .

Plombal, dis-tu ? qui faisait le commerce de soie ?

D U R A N D .

Précisément.

L É O N A R D.

Et c'est toi qui fais ce mariage ?

D U R A N D.

Non, c'est ma femme qui...

L É O N A R D.

Vas lui dire de ma part que je casse ce mariage, que ce Plombal est un fripon, son fils un fat, et que jamais de pareils gens n'entreront dans ma famille, foi de Léonard.

D U R A N D.

Voulez-vous donc que j'aïlle...

L É O N A R D.

Oui, et de ce pas; dis à ta femme que j'ai un parti pour Angélique, qui lui conviendra mieux que Plombal; vas, mon frère, vas, et n'oublie pas la leçon que je viens de te donner.

(Durand sort.)

S C E N E V I.

L É O N A R D, *seul.*

Pauvre imbécile! qui se laisse mener à la lisière comme un enfant; on voit bien qu'il est à Paris depuis long-tems, il en a pris les habitudes. Eh! eh! voilà un petit pays.

(Petit-Jacques entre en murmurant.)

S C E N E V I I.

J A C Q U E S, L É O N A R D.

J A C Q U E S, *à la cantonnade.*

Ces riches d'à présent, comme ça vous rudoie son monde; eh bien! je m'en moque, j'aime mieux être ce que je suis que ce que vous êtes... ramoneur de cheminées, ça ne fait pas rougir...

L É O N A R D.

Approchez, approchez, mon petit homme, vous avez l'air tout honteux; je suis du pays, moi, je ne vous rudoierai pas.

J A C Q U E S , *approche.*

Bon ! et de queu pays que c'est y que vient le citoyen ?

L É O N A R D .

De l'Auvergne , mon ami.

J A C Q U E S .

Moi t'aussi , citoyen.

L É O N A R D .

Pardi , je le vois bien.

J A C Q U E S .

Je n'ai pas besoin de vous demander comment on vous a reçu ici ; puisqu'on est si dur pour le ramoneur , on n'a pas dû faire bonne mine à stilà qui vient sûrement pour raccommoder les casseroles.

L É O N A R D .

Comme tu dis , mon homme , on m'a fort mal reçu , et pourtant , je ne suis pas venu demander de l'ouvrage.

J A C Q U E S .

Non ? excusez , je l'avais cru ; ça ne vous déshonorerait pas au vis-à-vis de moi , je ne suis pas fier , et tel que vous me voyez , si je suis pauvre , et si je gagne mon pain à la sueur de mon front , c'est que je l'ai bien voulu , oui dà...

L É O N A R D , *à part.*

Le drôle de petit bon homme , il m'intéresse. (*haut.*)
C'est que tu l'as ben voulu ? comment donc ça ?

J A C Q U E S .

C'est que je n'ai pas tété zélevé pour ça... mes parens , sans être bien cossus , n'étions pas trop mal dans leurs affaires , mais...

Air : *Je suis du pays des montagnes.*

En naissant je perdis ma mère ;

A dix ans je perdis mon père ;

Vous concevez mon embarras ;

J'avais qu'euqu'parens dans la ville ,

J'leux d'mande asyle ;

Peine inutile ,

Aucun ne me tendit les bras ;

On s'empara d'mon héritage ,

Et, tandis qu'on faisait le partage , (*bis.*)Je suis traité du haut en bas. (*ter.*)

L É O N A R D.

Les coquins ! vous n'aviez donc personne qui pût prendre votre défense ?

J A C Q U E S.

Si fait bien, mon bon citoyen, j'avais un oncle qu'est ben le meilleur homme du monde, s'il vit encore.

L É O N A R D.

Eh bien !

J A C Q U E S.

Eh bien ! il demeurait à St.-Flour... je vais chez lui, il était en voyage à Paris, à ce qu'on m'a dit.

L É O N A R D, *à part.*

A St.-Flour ! (*haut.*) Eh bien, mon ami ?

J A C Q U E S.

Quand j'ai vu que je ne le voyais pas, j'ai dit à part moi, Jacques, mon ami, vaut mieux travailler que d'aller disputer à d'injustes parens un peu de bien qu'on ne te céderait pas de bon cœur... aussitôt dit, aussitôt fait, je prends mon sac, ma raclôire, mon triangle que v'là...

Second couplet.

Je quitte ausitôt les montagnes,
Je parcours toutes les campagnes,
(Mon argent ne me chargeait pas,)
J'en reçois par-tout où l'on m'en donne,
Et je ramone,
Oui, je ramone,

N'y a que d'sotjes gens, pas d'sots états ;
Et quand j'ai passé ma journée
A ramoner la cheminée, (*bis.*)
Je trouve au moins l'honneur en bas. (*ter.*)

L É O N A R D.

Ah ça ! tu viens de me parler de St.-Flour... d'un oncle qui y demeure ; si je savais le nom de cet oncle-là, je pourrais bien t'en donner des nouvelles.

J A C Q U E S.

Est-y possible ?

L É O N A R D.

Très-possible, je suis de St-Flour, moi, mon garçon.

J A C Q U E S.

Eh ben oui ! mais , vous n'êtes peut-être pas du quartier de mon oncle ; j'avais t'un moyen ben plus sûr pour savoir ce qu'il est devenu.... Imaginez-vous que j'ai t'a Paris encore un autre oncle ; j'espérais que la richesse l'y aurait pas t'endurci le cœur , et que s'il ne me secourait pas , au moins il me parlerait.

L É O N A R D.

Eh bien ! il ne t'a pas même parlé ?

J A C Q U E S.

Si fait bien , il m'a parlé..... tout-à-l'heure , mais pour me dire : ramone-moi c'te cheminée-là , et si tu sallis quelque chose , tu auras affaire à moi !

L É O N A R D.

Comment , tout-à-l'heure ?

J A C Q U E S.

Sûrement , tout-à-l'heure.... mon oncle , c'est l'homme qui sortait de c'te chambre-ci , n'y a qu'un moment.

L É O N A R D.

Tu ne lui a donc pas dit que tu étais son neveu ?

J A C Q U E S.

Non dà ; quand j'ai vu qu'il était si dur , j'ai dit , on me jeterait par la fenêtre si on savait que je suis le neveu.

L É O N A R D.

Ah ! mon dieu ; mais je n'en reviens pas.

J A C Q U E S.

Vous n'auriez pas cru ça , pas vrai , citoyen , qu'un pauvre ramoneur comme moi , avait un oncle si cossu sur le pavé de Paris.

L É O N A R D , *à part.*

Voyons si je ne me trompe pas. (*haut.*) Pourquoi ne te croirais-je pas ? je connais bien dans ce quartier-ci un homme bien riche , et qui n'en est pas moins le frère d'un chaudronnier , et ce chaudronnier-là , c'est Léonard Durand , de Saint-Flour.

J A C Q U E S.

Puisque vous connaissez Léonard Durand de Saint-Flour , vous devez connaître Jacques Durand , le laboureur de ce village qui est à quatorze lieues de Saint-Flour.

L É O N A R D .

Mais ce serait bien drôle si je ne connaissais pas notre propre frère.

J A C Q U E S , à part.

Ne lui disons pas que je suis son neveu. (*haut.*) C'est y possible que ça soit lui ; et Petit-Jacques , votre neveu ?

L É O N A R D .

Il était bien petit , quand j'ai passé un mois dans la ferme de son père.

J A C Q U E S .

Tout petit qu'il était , il n'a pas oublié la chansonnette avec laquelle vous le faisiez danser sur vos genoux.

L É O N A R D .

Et comment sais-tu qu'il ne l'a pas oublié ?

J A C Q U E S .

Oh ! c'est que je le connais t'un peu . . . y me l'a appris.

L É O N A R D .

V'là qu'est drôle , par exemple.

J A C Q U E S .

Veulez-vous voir ? y m'a même montré comme vous dansiez . . . hum , hum , v'là que m'y v'là.

(*il prend son triangle et s'accompagne.*)

Air : *du petit Marmot.*

De ton heureuse enfance ,
 Conserve l'innocence ;
 L'âge de la souffrance ,
 Vient toujours assez tôt ,
 Dans l'ardente jeunesse ,
 Dans la triste vieillesse ,
 Persécuté sans cesse ,
 L'homme n'est plus qu'un sot ;
 Les honneurs , l'opulence ,
 Ne valent point l'innocence ,
 La pure jouissance , (*bis.*)
 Gai coco ! (*bis.*)
 C'est la joyeuse danse
 Du petit marmot , (*ter.*)

(*Il danse seul.*)

L É O N A R D .

Ça me rappelle un tems bien heureux : laisse-moi chanter l'autre...

Second couplet.

Quand nous venons sur terre ,
 La fortune sévère
 Ne peut jamais nous faire
 A tous le même lot ;
 L'un a de la richesse ,
 L'autre est pauvre sans cesse ;
 L'un parle avec adresse ,
 Et l'autre n'est qu'un sot ;
 L'esprit et l'opulence
 Ne valent pas l'innocence , ect.

L É O N A R D .

Eh bien ! mon garçon , crois-tu que Petit-Jacques me reconnaîtrait ?

J A C Q U E S , *avec sentiment.*

Oh ! qu'oui , mon bon citoyen , si vous reconnaissiez Petit-Jacques.

L É O N A R D , *à part.*

Je n'ai pas le tems de me contrefaire davantage. (*haut.*) Viens-ça , mon homme , et embrasse ton oncle.

(Ils s'embrassent.)

J A C Q U E S .

Que je suis donc bête , j'avais peur que vous ne me reconnaissiez pas.

L É O N A R D .

Vas , mon homme , il n'y a pas encore assez long-tems que je suis à Paris , pour que mon cœur soit changé à ce point.

J A C Q U E S .

Je crois que v'là queuq'zun qui vient...

L É O N A R D .

Non , non , mon homme , entre dans ce cabinet , et n'en sors que quand je t'appellerai.

J A C Q U E S , *entrant dans le cabinet.*

Oui , mon oncle.

L É O N A R D .

V'là de quoi les humilier bien plus encore que ma visite. Eh ! c'est ma honne petite nièce.

SCENE VIII.

LÉONARD, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Mon oncle, je me rends à vos ordres.

LÉONARD.

A mes ordres, mon enfant, je n'en ai point à donner, à toi sur-tout. Viens, ma belle, viens-ça; tu veux donc te marier, et tu ne m'en disais rien?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon oncle, je ne compte que sur vous, au contraire, pour rompre cet hymen.

LÉONARD.

C'est déjà fait, mon enfant, tu n'épouses pas monaieur Plombal.

ANGÉLIQUE.

Comment se pourrait-il?

LÉONARD.

C'est fini, te dis-je, je viens de casser ce mariage.

ANGÉLIQUE.

Julien vous a donc dit?...

LÉONARD.

Qui? Julien, le commis de ton père?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon oncle, le sauveur de ma famille.

LÉONARD.

Le sauveur de ta famille!

ANGÉLIQUE.

Oui, apprenez que sans lui, la ruine de mon père serait déjà consommée.

LÉONARD.

Que dis-tu?

ANGÉLIQUE.

La vérité. Depuis deux mois, il donne en secret beaucoup d'à-comptes pour empêcher les créanciers d'arriver jusqu'à nous.

L É O N A R D.

Brave jeune homme ! mais où prend-il de l'argent pour ça ?...

A N G É L I Q U E.

Cela ne vous étonnera pas , quand vous saurez que Julien est le fils de monsieur de Saint-Firmin de Clermont , que vous connaissez sans doute.

L É O N A R D.

Oui , ce sont des braves gens que j'estime , non à cause de leur richesse , mais parce qu'ils ont encore plus de vertus ; quelle raison a pu le porter à venir se mettre commis chez mon frère ?

A N G É L I Q U E , *baissant les yeux.*

Mon oncle...

L É O N A R D.

Tu baisses les yeux... tu rougis... je devine...

A N G É L I Q U E , *vivement.*

Ah ! mon oncle , gardez-vous bien de lui faire injure , il est aussi délicat qu'il est sensible et généreux.

L É O N A R D.

Je m'en rapporte bien à toi là-dessus , et je suis bien aise de ce que j'apprends.

A N G É L I Q U E.

Il devait tout vous découvrir aujourd'hui , mon oncle , comptant sur votre bon cœur.

L É O N A R D.

Il a bien fait d'y compter , et toi aussi : sois tranquille , mon enfant , et laisse-moi le soin de ton bonheur ; vas de ce pas dire à ton père et à ta mère qu'ils viennent me parler ; ne leur dis rien sur-tout de notre conversation.

A N G É L I Q U E.

Non , mon oncle.

L É O N A R D.

Ecoute , mon Angélique , amène aussi Julien.

A N G É L I Q U E , *courant.*

Je cours le chercher , mon oncle. *(Elle sort.)*

S C E N E I X.

L É O N A R D , *seul*,

Oh! la petite bichette! comme elle court au-devant du plaisir... Mais je ne reviens pas de ce qu'elle vient de me dire! mon frère, sous les dehors fastueux de l'opulence, touchait à sa ruine, et il m'en a fait mystère! ah! Pierre! Pierre! tu me paieras ton peu de confiance, et je vais te punir d'avoir pu un seul instant douter du cœur de ton frère...

S C E N E X.

L É O N A R D , Monsieur et Madame D U R A N D ,
ANGÉLIQUE, JULIEN, et petit JACQUES.

Mad. D U R A N D.

Mon frère, Angélique vient de nous dire que vous vouliez nous parler.

L É O N A R D.

Oui, ma sœur, et j'espère que vous voudrez bien faire attention à ce que je vais vous conter. Pierre, c'est à toi, principalement, que je vais m'adresser.

D U R A N D.

Parlez, mon frère.

L É O N A R D.

Je ne vous dirai rien sur la manière dont vous m'avez d'abord reçu en arrivant ici; chaque pays, chaque usage; mais ce dont je me plains, Pierre, c'est de ce que tu m'as caché l'état de tes affaires, et de ne m'avoir pas dit que ta fortune était dérangée...

Mad. D U R A N D.

Comment, sa fortune dérangée?

L É O N A R D.

Oui, ma sœur, au point que tout ce que vous possédez serait déjà devenu la proie de vos créanciers, sans la délicate générosité de ce brave garçon que vous voyez.

D U R A N D.

Quoi, Julien, c'est vous qui avez dit à mon frère...

L É O N A R D.

Il ne m'a rien dit; mais je sais tout, je sais que ce n'est qu'en payant, de sa bourse, force à-comptes à tes créanciers, qu'ils n'ont pas encore fondu sur toi; je sais que ce Julien, que tu regardes comme ton commis, appartient à l'honnête famille de Saint-Firmin, de Clermont; qu'il n'est entré chez

vous que parce qu'il aimait Angélique, et qu'il mérite de l'obtenir.

Mad. DURAND.

Comment, Julien, il serait vrai?...

JULIEN.

Oui, madame.

Air : *De la Croisée.*

Excusez un déguisement
Dont l'amour m'a fourni l'idée.

ANGÉLIQUE.

Ah ! que votre consentement
Embellisse ma destinée.

LÉONARD.

Son déguisement, mes amis,
L'usage à Paris l'autorise,
Car je vois que c'est un pays,
Où chacun se déguise. (*bis.*)

Qu'en dis-tu, Pierre ? et vous, ma sœur ? vous v'la pétrifiés ; mais comme je ne veux pas abuser de votre position, voyons d'abord, avant de parler d'affaire, si vous consentez à marier ces enfans.

DURAND.

J'ai pu avoir des torts et des faiblesses, mon frère ; mais ils n'étoufferont jamais les sentimens de mon cœur : j'accepte Julien pour gendre avec plaisir et reconnaissance.

LÉONARD.

Bon, Pierre, et vous, ma sœur ?

Mad. DURAND, *unissant les amans.*

Voilà ma réponse, mon frère.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Enfin, je retrouve mon cœur,
Je vous dois cette jouissance ;
La vertu fait votre bonheur,
Elle est aussi mon espérance ;
Instruite par votre leçon,
Par votre gaîté vive et pure,
Je sens qu'il faut à la raison
Céder ainsi qu'à la nature. (*bis.*)

LÉONARD.

Bien, ma sœur.... touchez là... mais ce n'est pas le tout, j'ai à vous dire que vous avez ici un parent de plus que vous ne pensez : (*d part.*) voyons si y soutiendront bien cette épreuve-là... (*haut.*) viens, viens-ça, petit Jacques, n'aie pas peur ; (*il le présente à son frère.*) voulez-vous permettre, mon frère, que je vous présente notre neveu commun....

D U R A N D.

Quoi ! quoi !...

J A C Q U E S.

Ah ! mon dieu , onî , mon oncle , et le fils de Jacques Durand , votre frère si j'en étais capable ; v'la mes papiers.

L É O N A R D.

Et me v'la moi , qui suis aussi croyable que tous les papiers du monde , et qui le reconnais.

D U R A N D.

Je suis flatté...

Mad. D U R A N D.

Mon mari , que notre changement soit complet : je veux ce matin même , que notre neveu soit habillé plus décemment.

L É O N A R D.

Laissez , je me charge de sa toilette , et quand il sera débarbouillé , vous verrez qu'un ramoneur est un homme comme vous , mon frère.

J A C Q U E S.

Laissez donc , mon oncle , vous avez bien de la bonté....

L É O N A R D.

A merveille , mes amis ; maintenant , parlons raison : Pierre , il faut mettre ordre à tes affaires , et quitter un commerce où tu n'entends rien , où tu fais d'abord ton mal particulier , et ensuite , le désastre général : je suis riche , j'ai de quoi réparer tes pertes ; le reste de mon bien , nous le partagerons à Saint-Flour , nous vivrons comme des patriarches , nous aurons de la bonne société , notre Angélique en fera les charmes ; nous renoncerons au clinquant pour nous attacher au solide... tu te dépêcheras , ma nièce , à nous donner des petits poupons , nous les éleverons sagement , et de façon à en faire des hommes ; vous n'aurez pas de promenades bruyantes , des comédies où l'on se bat , et des danses où l'on baille ; mais de la grosse gaité , morbleu , de la gaité naturelle , point de concert ; mais de bonnes chansons comme celle-ci....

J A C Q U E S.

J'accompagne , moi ! mon oncle , vous savez bien que j'ai mon orchestre à mon côté.

L É O N A R D.

Et bien , ça va... Allons , en train.

L A G A I T É D ' A U V E R G N E .

Air : *Un rigaudon , zig , zag , don , don .*

Les auvergnats , au fond d'un bois ,
Vont danser sur l'herbette ;

LE CHAUDRONNIER DE SAINT-FLOUR.

Ils n'ont , ni fibres , ni hanbois ,
 Mais rien qu'une musette ;
 Leurs plaisirs sont toujours vrais ,
 La nature en fait les frais.

Et youp.

Soir et matin l'on danse
 Le rigaudon ,
 Zig , zag , don , don ,
 Et jamais la cadence
 Ne nuit à la raison.

I I.

En Auvergne , pour courtiser
 Une jeune fillette ,
 Son amant l'engage à danser
 Sur le gazon seulette.
 Nous savons que le desir
 Mène toujours au plaisir.

Et youp.

Et l'amour , quand l'on danse
 Le rigaudon ,
 Zig , zag , don , don ,
 Souvent par la cadence
 Adoucit la raison.

I I I.

Les auvergnats , sur leurs vieux ans ,
 Veulent danser encore.
 Le couchant de nos vieux parens.
 Vaut mieux que notre aurore ;
 Pour l'amour et le plaisir
 Ils savent se rajeunir.

Et youp.

A tout âge l'on danse
 Le rigaudon
 Zig , zag , don , don ,
 On aime la cadence
 Tant qu'on a la raison.

J A C Q U E S , *au public.*

Si le chaudronnier de Saint-Fleur
 A le don de vous plaire ,
 Venez le revoir chaque jour ,
 Ce sera son salaire :
 Toujours content et joyeux
 De vous revoir en ces lieux.

Et youp.

C'est pour vous seul qu'il danse
 Le rigaudon ,
 Zig , zag , don , don ,
 Et qu'il cherche en cadence
 A plaire à la raison.

} *Bis.*

(*Ils sortent en dansant.*)

F I N.